

On parle de rétablir la constitution de 1812 en Espagne. Espartero, redoutant les efforts de ses ennemis, travaille par des intrigues de palais, à consolider sa puissance à venir. Il voudrait se faire nommer connétable de Castille à vie, avec le commandement absolu de toutes les forces de terre et de mer : à lui toutes les nominations ! A près cela peu lui importerait que la majorité d'Isabelle advint à 14 ou 18 ans.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Samedi dernier, Mgr. de Montréal officia pontificalement à une messe chantée en l'honneur de St. François Xavier, pour la Propagation de la foi. Le révérend Père Martin, de la Compagnie de Jésus, fit un sermon très-éloquent sur la participation (de chacun, selon son état) à l'œuvre de la Propagation de la foi. Cette œuvre fait chaque jour de nouveaux progrès dans ce pays, et se montre de plus en plus digne de rivaliser glorieusement avec celle de France. Et comment pourrait-il en être autrement, lorsque les contrées qu'elle donne le moyen d'évangéliser nous appartiennent ; les peuples qu'elle gagne à Jésus-Christ sont à notre porte et sous nos yeux ; les missionnaires qu'elle leur envoie sont nos frères par la foi et par le sang ? lorsque les intérêts matériels et sociaux même, qui résultent de la propagation de l'Évangile, sont les nôtres ? C'est donc là une œuvre qui a tant de principes de vie qu'elle ne peut qu'agrandir et se fortifier ; surtout si l'on fait attention à l'esprit de sainte charité qui règne au milieu de nous et qui, après avoir déjà produit des fruits si admirables, ne demande qu'à se répandre de plus en plus, trouvant trop étroites les bornes d'une ville ou les frontières d'une nation.

Des circonstances impérieuses ont fait retarder la publication du *Rapport de l'association de la Propagation de la Foi* ; il vient enfin d'être livré à l'impression, et paraîtra prochainement.

Québec, 28 novembre 1842.—C'est avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr. l'Évêque de Québec que M. Machebœuf, P. franc. du diocèse de Cincinnati, prend la liberté de recommander à la charité des catholiques de Québec deux nouvelles paroisses du nord-ouest de l'Ohio dans l'une desquelles se trouvent plus de soixante familles Canadiennes. Elles ont fait des efforts incroyables et épuisés même toutes leurs ressources, pour bâtir deux petites églises, l'une en pierre et l'autre en bois ; mais ils n'ont pu réussir dans leur pieuse entreprise. Il ose assurer avec vérité qu'il serait difficile de trouver une paroisse qui soit dans une position aussi critique que celles qui implorent maintenant la générosité publique ; non seulement les habitants y sont réduits à la plus grande misère, par les faillites, la dureté des temps etc., mais ils sont même privés de la seule consolation qui leur restait, celle d'assister aux saints offices, les deux appartements qui leur avaient servi de chapelles provisoires depuis plusieurs années leurs ayant été refusés depuis le 1er. nov.

MM. les éditeurs de journaux de cette ville sont priés de reproduire l'article ci-dessus.

M. l'abbé Machebœuf nous a donné les détails suivants sur un naufrage dont il a failli périr victime, avec un autre prêtre catholique, dans un coup de vent sur le lac Ontario.

Le jeudi 17 novembre, le bateau à vapeur *St. David* partit de Kingston, conduisant cinq barges chargées de farine, &c. La nuit l'ayant obligé de jeter l'ancre le même soir dans une petite baie près l'île Saint-Jean, pendant la nuit, le vent ayant augmenté, on lâcha les barges qui allèrent se briser contre le rivage. Deux coulèrent à fond presque immédiatement. Les autres sont tellement endommagées qu'elles sont hors de service.

Le vendredi 18, le vent redoublant toujours brisa la chaîne qui retenait l'ancre du steamboat. Il fut aussi poussé au rivage, mais sans éprouver aucun accident. Tous les passagers sortirent immédiatement à l'aide de cordages, de planches, et allèrent demander l'hospitalité chez les habitants de l'île. Ils étaient au nombre de 11 dans la chambre, savoir : MM. Carrol et Machebœuf prêtres catholiques, le capitaine Gildersleeve et sa demoiselle, M. Stanley commissaire du gouvernement anglais, sa femme et trois enfants, le docteur Meilleur de Montréal, et Mademoiselle Macdonald, et trois passagers du pont. Ce ne fut que le dimanche suivant qu'on envoya le steamboat *Prince of Wales*, appartenant à M. Gildersleeve, les ramener à Kingston. Aucun passager n'a péri, mais la farine, le blé, etc., ont été presque entièrement perdus.

ÉTATS-UNIS:

Nos lecteurs ont gémi comme nous sur les déplorable divisions qui ont amené de si grands scandales dans l'Église de la Nouvelle-Orléans ; le *Courrier des États-Unis* fait un résumé des faits, dans lequel il fait la part des torts qui lui semblent appartenir à chacune des deux parties adverses. Ne voulant pas préjuger une affaire que nous ne connaissons pas suffisamment, nous nous contenterons de rapporter son article, remarquable de style et de pensées, réservant sur toute chose ce que de droit.

Les scandales religieux, déjà si déplorables, dont la Nouvelle-Orléans a été récemment le théâtre, ont eu des conséquences plus déplorables encore. Il y a là des vérités à dire à tout le monde, et que nous dirons sans crainte, parce que la presse locale évite avec soin toutes réflexions sur ces faits. Cette retenue lui est probablement imposée par la crainte de blesser l'un ou l'autre des deux partis. Ce sont là des ménagements indignes, qu'on les attribue à la faiblesse ou à l'intérêt. Nous avons autant d'intérêt que qui que ce soit à nous concilier l'appui du public louisianais, mais nous renoncions demain à cet appui, si précieux qu'il nous soit, s'il fallait l'acheter par des condescendances indignes du rôle dont nous sommes investis. La presse est un sacerdoce, à nos yeux ; comme le prêtre elle a charge d'âmes ; elle a une mission qui consiste à éclairer, à réformer, au besoin, l'opinion égarée. Celui qui, au lieu de diriger cette opinion, la suit en esclave, forfait à ses devoirs. Il n'est pas publiciste, il est vendeur de papier. Nous briserions, à l'instant, notre plume, si elle ne devait être que l'instrument passif d'un tel trafic. Le but du journalisme doit en honorer les moyens. Disons-le, d'ailleurs ; s'il n'est pas de population plus susceptible, plus facile à offenser que la population louisianaise, il n'en est pas qui soit moins difficile à ramener à la vérité et à la justice, parce qu'elle a en elle deux sublimes instincts : le respect du courage et la générosité. Mauvaise tête et bon cœur, voilà en quatre mots la critique et l'éloge le plus vrais qui puissent être faits du caractère louisianais. Nous dirons donc à ces mauvaises têtes et à ces bons cœurs le bien et le mal que nous pensons d'eux, la raison et le tort qu'ils nous paraissent avoir dans la lutte qu'ils soutiennent contre le clergé catholique.

Et d'abord, nous avouons que l'évêque de la Nouvelle-Orléans a eu le premier tort, dans la forme, sinon dans le fond, en se dispensant de consulter le conseil des Marguilliers sur le choix du pasteur qu'il avait à nommer à la cure de l'église cathédrale. La politesse ne gêne jamais rien, et l'évêque en a manqué.

Les marguilliers le lui ont rendu plus tard avec usure ; mais ils ont eu, en quelque sorte, l'excuse de la provocation. Une enquête judiciaire, et les documents officiels publiés par la presse, établissant également, en faveur des marguilliers, 1^o que la lettre scandaleuse émise dans le chœur même de l'église, pendant le service divin du jour de la Toussaint, n'est en rien imputable à l'honorable marguillier qui y a figuré, mais à l'aveuglement fanatique de son adversaire trompé sur les intentions du marguillier ; 2^o que les vicaires de l'évêque ont mis en avant des exigences qu'on dit exorbitantes et contraires aux lois écrites et aux précédents ; 3^o que la conduite matérielle de ces mêmes vicaires a été plus ou moins provocante, s'il est vrai, par exemple, qu'ils aient pris violemment possession d'appartements contestés en forçant une serrure, en démontant des portes et des volets, et en répondant au président des marguilliers : " J'avais dit que je voulais cette chambre et je m'en suis emparé ! " Ou bien encore ; " Vous croyez avoir affaire à des poltrons, vous vous trompez ! " 4^o enfin, que le curé a abandonné trop légèrement le service de l'église, (ce poste sacré que la sentinelle de Dieu ne doit, comme celle des hommes, désertier qu'à la dernière extrémité,) puisqu'il est vrai que le conseil des marguilliers n'avait pu encore répondre à sa requête.

Mais ces torts des ecclésiastiques ne furent-ils pas provoqués par le mauvais vouloir de quelques marguilliers, par ces taquineries et ces mille persécutions secrètes qu'on peut nier ensuite parce qu'elles se sentent plus facilement qu'elles ne s'exposent, parce qu'elles constituent une hostilité passive plutôt qu'active ? Le curé, dans son manifeste, relate plusieurs de ces avanies, il se plaint aussi de certaines restrictions mises à ses privilèges antérieurs. Les marguilliers nient les uns et réfutent les autres, mais ils prouvent trop pour prouver assez. Le bon sens indique qu'un prêtre, récemment promu à une cure lucrative, ambitionnée par lui, ne renonce point à ce poste sans motifs ; qu'une mesure aussi violente que celle de la fermeture d'une église au milieu d'une nombreuse population catholique, n'est prise par tout un clergé qu'à son cœur et à sa bourse défendants. Quoiqu'il en soit, moins les plaintes de ce clergé étaient fondées, et plus le conseil des marguilliers devait montrer de la justice. Un pareil schisme était déplorable dans le fond, sans aller l'aggraver par la violence de la forme. Les marguilliers ont pris une autre voie. A toute menace ils ont répondu par deux menaces, à toute arrogance par deux arrogances. Ils parlent du curé et de l'abbé : *son compère* ; ils les appellent *matamores à dispositions vénales, calomnieurs, enfonceurs de portes, trafiquants de cierges, de cercueils et de cobillards, qui ont montré au public leur nudité*. S'adressant à l'évêque, ils traitent sa conduite d'*insolente* ; tournent en ridicule le mandement de l'évêque de Baltimore et autres renseignements exécutés par eux.